



**JEANNE
L'ALSACIENNE**

Récit transgénérationnel

LAURE MESTRE

Laure Mestre

Jeanne l'Alsacienne

Récit transgénérationnel

© Laure Mestre, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-0491-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©Photographie de couverture : Jeanne Thomas à 20 ans (Colmar, 1900), album familial.

À la grande famille des enfants de Dieu
À mes enfants qui portent aussi une part d'Alsace

« Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux. »

René Char, *Chants de la Balandrane*

« J'ai toujours entendu dire que la vanité était le premier mobile des Auteurs, surtout de ceux qui écrivent leurs propres Mémoires. Ils vous fatiguent de détails relatifs à eux. Ils ont tout vu, ils sacrifient sans cesse l'intérêt de la vérité à l'intérêt de leur vaine gloire. À mon égard, si j'écris ou plutôt si je fais écrire mon histoire, l'on verra aisément que ce n'est pas pour me faire valoir. Les faits en sont peu importants, mais il en résulte des moralités qui peuvent être utiles et consolantes pour bien des gens. Le premier mérite de l'histoire, est de peindre les choses et les personnes avec les caractères du vrai : je vais donc en dépouillant tout amour propre, rendre une exacte justice à moi et aux miens ; je suis bien éloigné de vouloir manquer de reconnaissance et de respect pour leur Mémoire, mais je ne crois pas qu'il me soit permis de leur faire aux dépens de la vérité, un naturel différent de celui qu'ils possédaient réellement. Il faut ne point écrire ou être exact contre soi-même ; le père, la mère et la famille d'un Historien, c'est la vérité. »

J H Marchand, *Mon radotage et celui des autres*, 1759

Mars 2017

1. Terre d'Alsace

Des vies qui commencent, des vies qui finissent. Les rires des petits-enfants chantent autour du cercueil et leur insouciance court entre les pierres tombales. On s'envoie les condoléances par texto et les photos des nouveau-nés sur les réseaux sociaux, et c'est tant mieux : on ne me fera pas regretter l'ère des parchemins ni le temps des dactylos. Il y a six mois, j'ai perdu ma mère. Frêle silhouette triste et épuisée d'avoir porté mon père depuis Alzheimer jusqu'à la tombe, elle l'a rejoint trois ans plus tard dans l'Univers invisible. C'est violent le deuil d'une mère, même à l'âge des arrière-grands-mères. Ça vous remue, ça vous secoue, ça me couperait presque l'appétit, c'est dire ! Ça vous oblige à regarder devant, à courir avec les enfants ; ça vous entraîne à regarder dedans, à chercher le chemin de l'âme au repos ; ça tourne aussi les pensées vers avant, là où les souvenirs se cachent et parfois se dévoilent.

Comme Marcel Pagnol commençait son chef d'œuvre autobiographique par « Je suis né dans la ville d'Aubagne, sous le Garlaban couronné de chèvres, au temps des derniers chevriers. », j'aurais pu commencer mon récit par « Je suis née à Versailles, dans la cité des rois, le jour des 800 ans de la naissance de Philippe Auguste. » Prétentieux mais véridique. Royal ! 21 août 1165, 21 août 1965. Existe-t-il des coïncidences ?

Découverte à l'aube seulement de mes cinquante ans, cette concordance de dates aurait pu suffire à attiser ma curiosité. Mais, stupéfiant, invraisemblable, fabuleux, romanesque même, il se trouve que l'aîné de mes petits-fils est né le jour anniversaire des 800 ans de la naissance de Saint Louis, roi de France, petit-fils de Philippe Auguste. Jour pour jour. 25 avril 1214, 25 avril 2014. Existe-t-il des coïncidences ? C'est mon amie Marguerite qui a mis le doigt sur la corrélation. Ni moi ni la jeune maman, pourtant imbibée de culture historique,

trempée de la sueur des chevaliers et gavée de frises chronologiques, ne l'avions remarquée. Privilège du regard extérieur qui joue avec les dates. Plénitude du regard maternel qui simplement s'émerveille de la vie nouvelle. L'Histoire se prolonge dans le quotidien de nos existences. C'est étonnant et drôle. C'est abyssal aussi. Qu'est-ce qui me relie, à cheval sur le XX^{ème} et le XXI^{ème} siècle, à l'Histoire de mon pays ? Quelques dates ? Beaucoup plus ? Presque rien ?

En parcourant, au gré des souvenirs de famille, les territoires de France où vécurent mes aïeux, je vais de l'Auvergne à la Sologne, de la Normandie à la Bourgogne et du Nord à l'Alsace. Provinces millénaires, terres de combats. Régions de volcans, de forêts, de fleuves et de prairies. Régions divisées, déchirées, arrachées aux mains de l'ennemi, réconciliées, apaisées, libres. France à la cartographie mouvante, aux frontières souvent menacées et toujours défendues. Bois touffus et marécages, vergers et pâturages. France profonde. Auvergne, Sologne, Normandie, Bourgogne, Nord, Alsace. Alsace. Je ne sais pourquoi mes chemins intérieurs me mènent toujours à elle. Depuis longtemps, peut-être depuis toujours. Les images, les voix, les arômes se bousculent dans ma tête : une petite fille à la chevelure tressée, un poème en allemand, un brezel gourmand, un album de l'Oncle Hansi, une charade alsacienne racontée par ma mère, un vignoble à flanc de coteau, un grand nœud noir dans les cheveux, un kugelhopf dans son plat de terre cuite. L'Alsace est opulence : fleurs en guirlandes aux balcons, lard fumé et tartes flambées, lumière dorée sur les grappes sucrées, friandises à la cannelle, Noël toute l'année. Mais l'Alsace est une blessure insondable, une guerre fratricide, un élan lancinant qui me fend la poitrine. L'Alsace est un grand creux au fond de moi, un vide à combler, un lieu méconnu, foulé pour la première fois peu avant mes trente ans. Impossible nostalgie d'une terre que je ne connaissais pas et qui pourtant m'habitait déjà. En moi, elle a laissé son empreinte. J'en viens, j'en suis, je ne peux lutter. Les générations écoulées n'y feront rien. Même diluée dans le grand vase des mille régions qui m'ont vu naître, elle est mes viscères, mon creuset, mon essence. Quelle foi faisait chanter à la petite Thérèse de Lisieux « Ta face est ma seule patrie » ! Il me semble que ma seule patrie est l'Alsace. Mon cœur se languit de l'Alsace. L'Alsace me hante, me ronge et me réjouit à la fois. Je voudrais savoir pourquoi, je voudrais comprendre, chercher mes racines, puiser à la source.

La mère de la mère de ma mère était alsacienne. Elle s'appelait Jeanne.

2. Enveloppes

J'ai décidé de parler d'elle ; je parlerai donc aussi de moi. Ce récit est celui d'une rencontre que j'espère. Je cherche quelle sorte de fil nous relie, quel fluide diffuse d'un être à l'autre. Jeanne n'est-elle qu'un huitième du sang qui coule dans mes veines ? Je cherche la ligne de vie qui m'imprègne, au-delà de la lignée des générations. La décision de cette rencontre m'incombe. C'est moi qui, aujourd'hui, avance résolument vers Jeanne. Je fais le premier pas. Seule ? M'a-t-elle aidé à le faire, depuis l'univers invisible où je crois fermement qu'elle perpétue sa vie terrestre ? Postée, bienveillante et rayonnante, au Royaume des Cieux. Ou prostrée, errante, attendant que des nœuds se dénouent. Attendant notre rencontre peut-être ?

J'écris dans le train qui me mène de Paris à Chartres. Arrêt à Versailles. Je regarde la ville par les fenêtres de la rame, attirée par la lourde lumière de mars jouant sur les toits d'ardoise. Ma pensée est tout entière imprégnée de Jeanne et je réalise tout à coup qu'elle est morte à Versailles, à quelques mètres à peine de l'endroit où je suis née. Mes grands-parents habitaient Avenue de Saint-Cloud, dans un immeuble jouxtant la clinique. C'est là qu'elle est décédée en 1968, je venais d'avoir trois ans. Existe-t-il des coïncidences ?

Jeanne, allons-nous faire le chemin ensemble ? Mes efforts seront probablement guidés, soutenus, encouragés. Ma résolution portera des fruits, peut-être inattendus. Ma recherche ne sera pas seulement une découverte d'éléments tangibles, dates et lieux entremêlés, une fouille en règle d'archives généalogiques, une démarche technique. Elle ne sera sûrement pas un recul : il ne s'agit pas d'aller en arrière mais d'avancer. Je décide aujourd'hui que le passé n'est pas une direction mais un support, une aide, un appui indispensable pour aller de l'avant.

Le deuil qui m'a laissée étourdie et orpheline il y a quelques mois ne demande

qu'à s'apaiser. Je sais que le temps y pourvoit. L'urgence des tâches matérielles consécutives au décès y contribue aussi, douloureusement mais efficacement. Toute une vie résumée en quelques feuillets chez le notaire mais étouffée sous des monceaux de paperasses entassés au fil des ans. Il nous faut maintenant vider la maison de nos parents, la maison de notre enfance. Impérieuse nécessité de remettre en ordre nos papiers et nos vies. Mes frères et sœur et moi nous employons à cette besogne depuis le tout récent mais déjà si lointain lendemain de la mort de notre mère. Cela a commencé par une frénésie, un tourbillon mécanique qui nous a fait emplir des sacs à jeter et des caisses à donner. Oublier l'odeur de ses foulards, se débarrasser de l'oreiller qui portait sa tête, laver les draps de ses nuits blanches, récurer le carrelage qu'elle foulait chaque jour : effacer les traces de sa vie finie. Puis, écrasés, ballotés, peinant à respirer, cherchant sa voix et ses mains douces à chaque détour de nos journées, nous avons survécu. Capables seulement de laisser le quotidien nous maintenir à fleur de houle, affrontant les grands creux sans conviction, les accalmies sans joie. Mais ensemble. Lentement, la fratrie a rassemblé ses souffrances ; chacun a appris à déceler la peine de l'autre, à la soulager avec une délicatesse pataude. Cela n'a pas été sans larmes, sans agacements, sans rancœurs parfois, mais nous avons ensemble retrouvé le chemin de la vie. Lentement, nous avons repris l'incontournable travail de tri, avec plus de discernement. Méthodiquement mais sans hâte devant l'ampleur de la tâche : près de cinquante ans de souvenirs accumulés dans ce pavillon de banlieue, sans compter ceux des générations précédentes immortalisés dans les placards. On peine à imaginer le volume de documents que peut entasser en une vie un esprit conservateur ! Besogne fastidieuse. Autant dire la mer à vider.

Deux sortes de documents concentrent et précipitent les souvenirs : les lettres et les photographies. Dans la maison familiale, ni les unes ni les autres ne manquent ! Une correspondance pléthorique et quasi exhaustive raconte des années de joies et de peines à travers les petits bonheurs et les tracasseries du quotidien. Une collection de boîtes hétéroclites, boîtes à chaussures pour l'essentiel, renferme une multitude de missives de toutes provenances. Certaines ont été classées par années, par jours d'absence et de solitude, d'autres sont en vrac dans des contenants de toutes tailles. Les enveloppes serrées, parfois jaunies, ont été ouvertes à la hâte ou patiemment découpées. Celles qui ont été adressées à mon père sont toutes ouvertes d'un geste précis sur le côté droit : il